

A black and white photograph of a Parisian skyline under a cloudy sky. The Eiffel Tower is prominent on the right side. In the foreground, the corner of a brick building with a window is visible on the left. A white rectangular box with a thin black border is centered in the upper half of the image, containing text.

Les meilleures  
**NOUVELLES  
FRANÇAISES**  
du XX<sup>e</sup> siècle

**COLETTE · APOLLINAIRE  
MORAND · ARAGON · SARTRE  
NÉMIROVSKY · DURAS · BEAUVOIR  
SAGAN · SOLLERS · ERNAUX...**

FRÉDÉRIC  
BERTHET

# Ce qu'ils appelaient désespoir

2012

Puis Raphaël se retrouva sans transition — il avait d'abord traversé une prairie vide balayée par le vent, lorsque des chevaux s'étaient approchés de lui ; il était monté sur l'un d'eux, avait gravi une colline, en contrebas quelques personnes marchaient en file indienne sur une petite route, courbées contre le vent ; il eut envie de pleurer et n'arriva pas à les appeler ; il se sentit gelé et les vit s'éloigner sous le ciel bas et plombé, puis le cheval repartit en galopant très lentement, lui-même s'allongea dans l'herbe humide — sans transition se retrouva dans un hôtel de station balnéaire, un vieil hôtel dont il traversa le hall. Il gravit l'immense escalier et suivit un long couloir au parquet ciré, croisa une soubrette en noir et blanc qui chuchota quelque chose qu'il ne comprit pas. La porte d'une chambre était ouverte, qu'il reconnut être la sienne.

Tout annonçait alors l'arrière-saison, les plages presque désertes et la douceur confuse de septembre. Une étrange torpeur l'avait envahi. Il entendait les départs se succéder dans l'ordre, au rythme des portières claquées. Le soleil encore chaud tombait comme une neige sur le lit où il s'était étendu. Puis il dictait une lettre qu'il écrivait lui-même : « *Nous n'irons guère au-delà de la fin de la semaine : ensuite nous descendrons plus loin dans le Sud.* » On l'appela de la capitale pour lui apprendre l'imminence du conflit. Il percevait, en arrière-plan de la voix, une rumeur de machines, les cliquetis d'une

salle de rédaction, des ordres lancés à la hâte, et un grondement plus sourd qui était continu. D'ici à une heure au plus, disait la voix avec précipitation, comme si elle voulait se cacher de quelqu'un, plusieurs missiles viendraient détruire cette région du monde. L'alerte à la population serait donnée sur toutes les ondes d'ici à une dizaine de minutes. L'ami qui l'appelait lui dit encore que cette communication était secrète, car il n'avait pas le droit de devancer l'annonce officielle — lui-même tenterait de rester sur place, au quartier général du centre d'observation, jusqu'au dernier moment, après quoi il descendrait au fond de la terre en laissant les machines fonctionner toutes seules, jusqu'à leur destruction. Il ajouta que Raphaël devait gagner au plus vite l'abri de la ville, et profiter de cette infime avance pour ne pas être pris dans la panique. Il raccrocha aussitôt, après avoir souhaité le revoir plus tard, s'ils n'étaient pas morts.

Et Raphaël respira profondément, allongé sur le dos, les membres détendus et la tête penchée sur l'oreiller. Une femme qui l'aurait vu dormir — réveillée par l'un de ces silences particuliers qu'elles entendent la nuit lorsqu'elles dorment dans un lit encore étranger — aurait pensé qu'il dormait calmement, aurait souri de sa respiration régulière, et le devinant dans la pénombre aussi tranquille, aussi comblé, cette femme lui aurait alors effleuré les cheveux, se serait retournée apaisée, aurait enfoui son visage dans les draps parfumés, et se serait finalement à son tour endormie.

Il raccrocha, et un sentiment violent, qui n'était pas la peur, mais tout de même urgent, le précipita littéralement hors de sa chambre. Il dévala l'escalier et arriva hors d'haleine dans la chambre qu'occupait, quelques étages plus bas, sa plus jeune sœur, qui n'eut pas l'air surprise de le voir surgir ainsi, les cheveux en désordre.

– Maud, lui cria-t-il, il faut me croire : c'est la guerre. Beaucoup de choses auront disparu dans moins d'une heure, et les missiles vont quitter leurs bases. Dépêche-toi. *Je t'en prie*, ajouta-t-il, en essayant de reprendre sa respiration.

Puis il eut l'impression désastreuse de n'être pas tout à fait arrivé à bien résumer la situation.

Elle le considéra, hocha la tête et affirma qu'elle le croyait.

– Alors réunis quelques affaires, l'essentiel. Il ne faut pas perdre une minute. Je repasse te prendre dans une seconde. Fais vite, Maud, vite !

Puis il remonta l'escalier quatre à quatre et revint dans sa chambre, sans avoir eu aucun mal à la retrouver. Son cœur cognait dans sa poitrine et il commençait d'être baigné de sueur. Il ouvrit vivement l'armoire à glace où il prit un pantalon blanc qui sortait du pressing et trois paires de chaussettes blanches de tennis. Jugeant alors avoir réuni tout ce qui pouvait être de première nécessité, il redescendit en courant l'escalier et retourna chez Maud.

Elle faisait couler son bain.

– Maud, qu'est-ce que tu fais ? Tu es devenue folle ? Pas compris ? Guerre ! Très vite ! Oh non ...

Raphaël sentit qu'il avait de plus en plus de mal à parler. Une nausée le secouait. Maud le regardait bizarrement, comme si elle s'apercevait qu'il n'était pas dans son état normal.

– Je sais, dit-elle en haussant les épaules. Mais calme-toi. Je prends juste un bain, très vite. J'en ai pour une minute. Je ne peux pas sortir comme ça.

À cet instant il se sentit horriblement mal, et il chancela, se rattrapant d'une main contre le mur. Il se liquéfiait sur place. *Mon Dieu*, pensa-t-il sentant venir la syncope, *elle n'a peut-être pas bien compris, je me suis mal exprimé tout à l'heure, ou bien elle est complètement folle.*

– Maud, murmura-t-il d'une voix devenue très faible, déformée, qui ajouta à son malaise, que fais-tu ? Tu n'as pas compris ? Dans ... minutes, trop tard et ...

Il n'arrivait plus du tout à parler. Ses forces l'abandonnaient. *Je pourrais à peine la convaincre de ne pas prendre son bain*, se dit-il presque inconscient, à moitié écroulé sur le sol, cherchant de l'air pour respirer. *Ce n'est pas le moment de t'évanouir.*

Puis ils se retrouvèrent tous deux à courir dans les jardins de l'hôtel, et il espérait simplement, sans rien dire, qu'il ne serait peut-être pas trop tard.

Ils avaient dépassé des hommes et des femmes qui portaient des lampes et des valises, et progressaient avec maladresse. Ils trébuchaient dans le gravier au bord des pelouses. Il lui cria qu'il connaissait un raccourci et, sans qu'il sût pourquoi, lui fit traverser le casino, qui semblait désaffecté depuis plusieurs années. Des housses couvraient les tables de jeu, mais, dans une pièce adjacente, une assemblée nombreuse s'était réunie, on entendait le brouhaha des cocktails et le cristal des verres entrechoqués. Il fuyait maintenant, l'entraînant par la main. Il crut s'être perdu lorsqu'ils arrivèrent dans une rue déserte. Puis il se pencha en avant et ils furent sur l'esplanade.

Une foule considérable y attendait déjà, devant l'entrée d'un bunker souterrain. La place était noire de monde, mais silencieuse. Il hésita à s'avancer : du premier coup d'œil, il avait compris qu'ils n'auraient jamais le temps d'entrer. La file d'attente obéissait à d'étranges règles que des soldats armés avaient ordre de garantir : elle ressemblait à une sorte de longue farandole arrêtée, ou qui du moins progressait pas à pas vers l'entrée, décrivant sur l'esplanade des figures compliquées, une guirlande de boucles et de rondes, et tous devaient se tenir par la main comme à l'occasion d'une fête infiniment ralentie.

Ils s'étaient rapprochés : *nous sommes perdus*, songea-t-il. À l'instant quelqu'un qui le connaissait passa auprès de lui, au hasard d'une boucle, et lui chuchota qu'en certains points, par l'effet d'accélération imprévues, la chaîne se rompait parfois, pour se refermer presque aussitôt. Il s'agissait alors simplement de prendre la main qui se tendait dans le vide et de rejoindre le rang. Les risques étaient minimes — sinon celui de rester perpétuellement en dehors. Raphaël se pencha vers Maud et lui expliqua ce qu'ils allaient faire : elle acquiesça sans s'émouvoir. Aussitôt, il entrevit qu'à proximité de l'entrée, dans la bousculade — car, dès la barrière passée, les gens s'élançaient avec une force et une terreur insoupçonnables —, cette entrée dont ils n'étaient pas si éloignés, à vol d'oiseau, en raison des entrelacs et des retours de file —, la chaîne s'était interrompue sur quelques mètres. L'occasion était unique — sinon, entraînés par le mouvement de cette boucle, la manœuvre deviendrait à jamais impossible. Il pressa la main de Maud et s'élança. Une fois arrivé devant l'entrée, il saisit la main libre qui se présentait à lui et sentit qu'une autre main l'avait agrippé à son tour. Il se retourna pour lui sourire et constata que Maud avait disparu.

De l'autre côté de la barrière, dont il approchait irrésistiblement, un escalier de planches, monté sur un échafaudage, menait jusqu'à une plate-forme : de là, une passerelle redescendait vers l'entrée de l'abri souterrain. Il hésita à passer la barrière : puis, songeant que du haut de cette plate-forme il pourrait mieux retrouver Maud, il gravit les quelques marches, bousculé par les réfugiés qui se hâtaient vers le gigantesque bunker, dévalaient en glissant, parfois en tombant, la pente sur une trentaine de mètres. Debout, il resta sur la plate-forme, cherchant Maud du regard. Peut-être était-elle déjà entrée ?

Alors les sirènes se mirent à hurler, avec une telle violence qu'il porta ses mains à ses oreilles. Leur bruit seul aurait suffi à le jeter à terre, dans des souffrances qui devaient peut-être annoncer celles dont ils étaient menacés. Le ciel s'était teinté de couleurs inexplicables. C'était comme une aurore exagérée qui se levait à l'horizon, dans une invraisemblable profusion de jaunes, de bleus, de roses et de mauves. De loin en loin, des petits cônes sombres et rougeoyants signalaient les destructions préliminaires — comme si le ciel n'était plus que la carte du monde, son reflet définitif où l'ennemi mortel plantait ses drapeaux pour y figurer sa progression.

Il vit les lourdes portes de l'abri se refermer lentement : on lui faisait des signes de la main pour lui dire de se hâter. Il se retourna vers l'esplanade : les milliers de gens s'étaient couchés, face contre terre. Peut-être étaient-ils déjà morts. Il comprit qu'il ne serait pas question pour lui de regagner l'abri, dans l'incertitude de savoir si Maud s'y trouvait ou non. Ce doute aurait suffi à le faire rester sur la plate-forme — il n'aurait pas supporté de lui survivre, depuis qu'il s'en était senti responsable. Cependant il y avait autre chose, comme si en ces derniers instants l'accomplissement de ses devoirs s'accordait de manière presque miraculeuse à l'exaucement de ses désirs.

Il était toujours appuyé contre la balustrade, mais au cœur même de son rêve la conscience lui parvenait de cette coïncidence. Il se vit rire silencieusement, et ses tympanes lui étaient en même temps douloureux, dans le grondement atroce qu'il guettait au-delà des toits. Raphaël franchit ce seuil étrange qui sépare deux mondes dont aucun n'a de nom : il le franchit sans effort, ouvrit peut-être les yeux une fraction de seconde, constata aussi bien le calme de la chambre que, lorsqu'il referma les yeux, le bruit empirant de la fin ultime, et sourit dans son sommeil aussi silencieusement qu'il souriait, au même instant, face à l'aspect dernier et théâtral du monde.

Au cours des dernières secondes — de son rêve, de sa conscience dans le rêve, de sa mémoire, de son éveil et de nouveau son sommeil un instant inextricablement mêlés — il ouvrit les yeux, fut réveillé par ce qu'il ne pouvait penser en rêvant, pensa à Maud, se sentit étranger aux morts et aux abris, se rejeta en arrière, fut repris par la scène — il était difficile de savoir où il se trouvait à cet instant. Et à cet instant précis, il pensa :

– Ah, ce qu'ils étaient idiots, tout de même...

La personne qui pensait cela était indiscernable. Elle était pliée de douleur, penchée contre une balustrade, héroïque mais satisfaite de tout autre chose, endormie ou éveillée ou reprenant à peine son souffle. Un être qui se souvient en même temps qu'il hausse les épaules. Qui repense à sa vie passée, à ses sautes d'humeur, à l'individu peu compréhensible qu'il avait été, à cette sorte de rigueur qui gouvernait jusqu'à ses abattements. Qui ne ressentait aucune exaltation pourtant à voir le ciel traversé de traits argentés qui souffleraient instantanément leur destruction à rebours. Un être qui avait tellement peu cru au monde qu'il ne croirait pas davantage en sa fin, pourvu que la solitude de son point de vue ne nuise à personne.

– *Ah*, murmura encore cet être indistinct, calmement endormi dans son corps, plié en deux contre une balustrade d'acier, *ils ne se rendront donc jamais compte ?*

Le fracas devint terrible. La nappe s'étendait comme un gaz. La lumière des réverbères rayait le plafond.

– *Quoi ?* Seulement un mouvement des lèvres. *Eh oui, c'est cela qu'ils appelaient désespoir...*

Raphaël dormait toujours profondément. Vers cinq heures, la ville est calme. Il bougea légèrement un bras.

## Notice

« Ce qu'ils appelaient désespoir » est parue dans la revue *L'Infini* n° 121, hiver 2012, huit ans après la mort de Frédéric Berthet, survenue en 2003. Cinq livres de Berthet ont été publiés de son vivant, parmi lesquels deux recueils de nouvelles : *Simple journée d'été* (1986) et *Felicidad* (1993).

Dans un entretien de 1983<sup>1</sup>, quand on demande à l'auteur s'il est particulièrement attaché au genre de la nouvelle, « ce genre quelque peu délaissé » précise l'interviewer, Berthet a cette réponse : « La ligne de partage passe entre ce qui est du domaine de la littérature, de la fiction – et ce qui n'en est pas. Et cette ligne de partage est con-si-dé-ra-ble (pour parler comme Bonneval). À l'intérieur de ce domaine, du domaine de la fiction, une fois sauté le mur, la question des genres importe finalement assez peu. Je veux dire que c'est une question technique qui se résout pratiquement d'elle-même. [...] Quant au terme de « nouvelle », d'ailleurs, et sur un autre plan, il n'est peut-être pas forcément le meilleur. N'oubliez pas que le titre exact des *Enfants du Jazz* du cher vieux Scott Fitzgerald est *Contes de l'Age du Jazz*, *Tales of the Jazz Age*. Maintenant, si en France les lecteurs, les critiques ou les éditeurs – allez savoir – délaissent un peu les nouvelles (les contes), c'est un petit problème socio-culturel sans grande importance, puisqu'il n'empêche pas, par exemple, que Fitzgerald, Hemingway, Maugham, Salinger, Kafka, Poe ou Barbey d'Aurevilly aient réellement existé. Je précisais cela pour remettre les montres à l'heure, puisqu'il va de soi qu'à l'intérieur de ce domaine de la fiction, de ce domaine enchanté de la fiction, le temps ne s'écoule pas exactement de la même façon, Dieu soit loué. »

Domaine enchanté de la fiction dont le rêve est une figure privilégiée, où la langue de Berthet se définit de « la simultanéité de l'expérience et de l'écriture ». Ce qu'il nomme le style.

Un des aspects frappants du texte est la qualité particulière du dialogue qu'il y a entre le rêveur et sa sœur. Sorte d'échange hybride, décalé, que le rêve sait si bien produire. Par cette sorte de dialogue, Berthet met en relief la façon dont la parole « s'adresse à d'autres corps (ce qui est proprement parler). Parler c'est toujours secrètement décider de ce qu'on fait de ces

---

1 « Nouvelles françaises », entretien paru dans la revue *L'Infini*, n° 16, automne 1986.

corps (les approcher, les éviter). Il y a dans la parole un tact caché », dit-il dans « Éléments de conversation »<sup>2</sup>.

Parole tactile qui agit de façon trouble, ou lumineuse, au cœur du rêve et dont l'écriture de Berthet capte chaque signe. Ce que parler fait au corps, extérieur comme intérieur, Berthet semble en avoir fait la dynamique interne de son œuvre.

Raphaël, le rêveur de « Ce qu'ils appelaient désespoir », est sans doute Raphaël Daimler, le héros de son roman *Daimler s'en va*. Le texte pourrait aussi bien être un des fragments du roman *Trêve* que l'auteur projetait d'écrire, et dont l'ensemble de notes accumulées pour sa préparation a fait l'objet d'une passionnante édition réalisée par Norbert Cassegrain, *Journal de Trêve*, parue en 2006 aux éditions Gallimard dans la collection *L'Infini*. Sur la 4<sup>ème</sup> de couverture est reproduit un texte de Philippe Sollers :

« Frédéric Berthet (1954-2003) est considéré, à juste titre, comme le meilleur écrivain et l'un des plus grands espoirs de sa génération. Sa mort prématurée, à l'âge de quarante-neuf ans, a été, pour tous ses amis, une épreuve douloureuse. Ses livres *Simple journée d'été*, *Daimler s'en va*, *Felicidad* ont des admirateurs nombreux et fervents. Mais voici la surprise : le journal, très détaillé, qu'il a tenu, à l'âge de vingt-cinq ans, dans la perspective d'un grand roman, *Trêve*. Ce sont des cahiers, transcrits par un de ses amis, Norbert Cassegrain, qui montrent à l'évidence un talent exceptionnel. Tout, ici, est intelligent, rapide, frais, déchirant et drôle. On ne s'ennuie pas une minute dans ce volume effervescent où règnent, en filigrane, deux figures majeures, Kafka et Fitzgerald. Portraits de jeunes filles étourdissants. Franchement, c'est une grande révélation, et, bien qu'on soit entre 1979 et 1982, entre Paris et New York, la sensation d'actualité est frappante. Plus franchement encore : c'est génial. »

Une biographie de l'auteur est en cours de réalisation.

Florence Didier-Lambert

---

<sup>2</sup> Voir les textes de Berthet avec Sollers, ceux avec Barthes, parus dans la revue *Communications*, 30, 1979. La conversation. pp. 109-163. Ils se trouvent facilement sur le net.